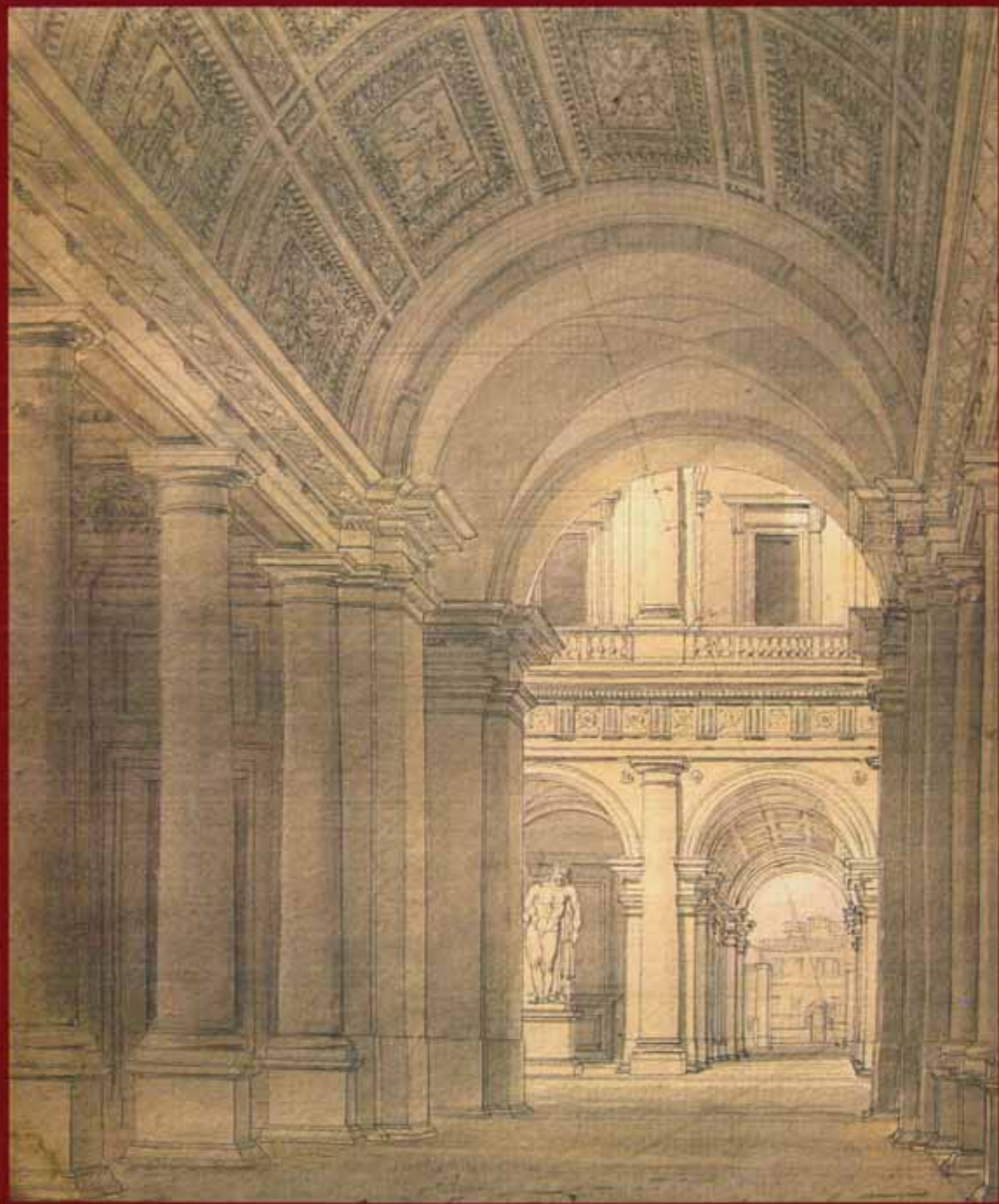


MÉMOIRES
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXI - 2011

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL GÉNÉRAL DE LA HAUTE-GARONNE

LES PARTIES ROMANES DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT D'AIGNAN (GERS)

par Christophe BALAGNA*

En plein cœur de l'Armagnac, au sein de la petite ville historique d'Aignan, l'église paroissiale dédiée à saint Laurent¹ est un captivant morceau d'architecture de l'époque médiévale, dont la conception structurelle et le décor sculpté posent de multiples questions. Au travers de cette étude, nous allons essayer d'apporter quelques réponses, de résoudre certaines énigmes et surtout de redécouvrir l'un des monuments romans les plus attachants de Gascogne centrale.

L'historiographie de l'église Saint-Laurent d'Aignan :

Peu d'auteurs et de chercheurs se sont penchés sur l'église paroissiale. Pourtant de grandes dimensions, accompagné d'un important décor intérieur et extérieur, présentant une certaine qualité esthétique, notamment à l'extérieur, cet édifice religieux n'a fait l'objet que de quelques notices, courtes pour la plupart et rédigées dans le courant du XX^e siècle. Parmi les premiers à s'être intéressés à Aignan, on trouve les abbés Canéto et Cazauran, deux érudits gersois de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Le premier, en 1870², insère l'église d'Aignan parmi les monuments romans du Gers. Il est le premier à remarquer et à mettre l'accent sur le caractère très original de l'église, à cause de ses deux vaisseaux inégaux. Il parle aussi du portail sud et de son décor sculpté, ainsi que de la tour nord-ouest, qu'il juge « d'une allure formidable ». Enfin, il signale la présence de l'arcature aveugle de l'abside et des chapiteaux qui la composent. Mais tout cela reste essentiellement descriptif, peu argumenté et souvent erroné.

Chez l'abbé Cazauran, bien que la démarche soit la même, le résultat est différent³. Venu à Aignan le 18 octobre 1888, l'érudit gascon a procédé à une description minutieuse de l'édifice, s'attachant à rappeler ses spécificités en matière de plan, d'architecture, de décor et de mobilier. Comme son contemporain, il souligne l'importance de la tour qu'il rattache d'ailleurs à l'enceinte, laquelle devait, pour lui, faire corps avec l'église. Il explique ensuite que la grande abside est postérieure à l'absidiole sud, même si elles paraissent toutes les deux du XII^e siècle et il rattache à cette même période tout le côté sud de l'église, maçonneries et portail compris. À l'intérieur, il évoque ensuite la possibilité que l'église ait été agrandie à l'époque gothique. Enfin, il accorde lui aussi beaucoup d'importance au décor de l'abside, sans décrire précisément les chapiteaux. Avec l'abbé Cazauran, la chronologie du monument, floue et imprécise, montre néanmoins que l'église a essentiellement été construite aux époques romane et gothique.

* Communication présentée le 5 avril 2011, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2010-2011 », p. 314.

1. L'église possède deux patrons : saint Laurent, le plus ancien, et saint Saturnin. La titulature conjointe des deux saints est attestée au moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

2. Abbé F. CANÉTO, « Les églises romanes de la Gascogne », dans *Revue de Gascogne*, 1870, p. 345-360 (spécialement p. 354-357).

3. Abbé J.-M. CAZAURAN, *Le diocèse d'Auch, ou monographies de toutes les églises paroissiales du Gers*, 1865-1899, t. II, p. 367-371.

Au XX^e siècle, l'église d'Aignan fait l'objet de nouveaux travaux, succincts, parfois approximatifs ou au contraire très intéressants. En 1967, Henri Polge écrit une maigre notice dans le volume consacré en partie à la Gascogne dans le *Dictionnaire des églises de France*⁴ : la description sommaire ne permet pas d'apprendre quoi que ce soit de nouveau sur l'édifice. Il semble bien que l'archiviste départemental se soit appuyé sur les informations livrées par les auteurs précédents, sans procéder à une vraie actualisation des connaissances.

Beaucoup plus intéressante est la courte étude que l'abbé Cabanot a consacrée au monument dans *Gascogne romane*⁵. L'auteur est d'ailleurs le premier à émettre l'hypothèse d'une église à l'origine à trois vaisseaux et chœur triple, dont toute la partie nord aurait disparu, peut-être au moment de la guerre de Cent Ans et des guerres de Religion. Il consacre ensuite le reste de son travail au décor sculpté qu'il rattache à l'art régional et plus précisément à l'influence de Jaca. Le monument apparaît alors comme un édifice majeur, faisant partie des édifices romans les plus intéressants de Gascogne centrale, à rattacher aux autres édifices régionaux des XI^e et XII^e siècles.

Quelques années auparavant, en 1971, Paul Mesplé avait publié une très pertinente étude sur les plans des églises romanes du Gers⁶. Consacrant une petite notice à Aignan, il évoque une église ayant toujours été à deux vaisseaux, du fait de la présence d'une enceinte au nord. Il est donc en contradiction avec la plupart des auteurs qui ont travaillé sur l'église Saint-Laurent, et notamment l'abbé Cabanot. On voit donc se dessiner deux hypothèses de travail.

Justement, dans les années 1980, l'abbé Loubès et Françoise-Claire Legrand ont fait une étude dactylographiée à destination de la Pastorale de Tourisme, datée du 29 juillet 1987. Eux aussi pensent que l'église était à l'origine à trois vaisseaux et qu'elle fut en partie détruite par les protestants, ce qui entraîna le remaniement de l'édifice religieux. Ils abordent ensuite le décor sculpté de l'abside et les modifications du mobilier intérieur du monument. L'abbé Loubès, auteur d'un article sur les maîtres verriers des années 1500 en profite pour parler des vitraux anciens de l'église, malheureusement disparus⁷. Enfin, en juillet 2001, les *Amis des Églises Anciennes du Gers* sont à Aignan⁸. Le bulletin de l'association contient une brève monographie qui reprend les travaux plus anciens, tout en évoquant le contexte urbain et historique dans lequel se trouve l'église.

En résumé, que peut-on dire ? Tout d'abord, l'église paroissiale d'Aignan a suscité depuis environ un siècle et demi la curiosité des érudits locaux et des historiens de l'art du Moyen Âge. Si au départ, on a du mal à faire émerger une chronologie cohérente des différentes phases de construction du monument, les études plus poussées des 40 dernières années ont fait apparaître un édifice complexe, constitué principalement de parties réalisées aux époques romane et gothique. Tous ont néanmoins signalé le grand intérêt de l'église d'Aignan et son appartenance plus ou moins flagrante aux grands monuments médiévaux de la Gascogne centrale.

Aignan, un castelnau de Gascogne centrale

Aignan, aujourd'hui chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mirande, est situé en plein cœur de l'Armagnac historique, entre Eauze et Plaisance, dans un paysage vallonné, à l'écart des routes principales qui traversent la région d'est en ouest. La faible densité des villages environnants et le petit nombre d'habitants, environ 850, lui assurent ainsi quiétude et charme, bien que dans la 2^e moitié du XIX^e siècle, on pût compter environ 2000 habitants.

De très nombreux vestiges archéologiques trouvés dans le canton attestent une occupation ancienne, remontant au moins à l'époque romaine. Sans être exceptionnels, ils offrent néanmoins d'imaginer une occupation du sol suffisante pour que puissent exister des domaines agricoles cossus, tout à fait semblables à ceux que l'on peut rencontrer dans le reste de la Gascogne centrale.

4. H. POLGE, « Aignan, église Saint-Laurent », dans *Dictionnaire des églises de France*, t. IIIa, Paris, 1967, p. 1.

5. Abbé J. CABANOT, *Gascogne romane*, Zodiaque, La Pierre-qui-Vire, 1978, p. 26-27.

6. P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », dans *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, nouvelle série, n° 7, année 1971, p. 75-130.

7. Abbé G. LOUBÈS, « Maîtres verriers gascons contemporains d'Arnaud de Moles », dans *B.S.A.G.*, 1982, p. 359-375.

8. *Bulletin des Amis des Églises Anciennes du Gers*, n° 27, p. 6 à 9. Alain Lagors essaie de démêler l'écheveau compliqué que constitue l'histoire de l'église en échafaudant quelques hypothèses ne trouvant pas, dans cette présentation de quelques pages, de conclusions satisfaisantes.

Bien entendu, nous ne savons rien, ou pratiquement rien de l'histoire d'Aignan entre l'Antiquité tardive et le début du Moyen Âge, même si quelques bribes d'histoire apparaissent sans que l'on puisse véritablement leur accorder un quelconque crédit : la ville d'Aignan aurait été fondée vers 620 par un seigneur saxon du même nom, proche du roi mérovingien Clotaire II. Il fut ainsi le premier duc imposé par les rois mérovingiens aux Vascons. Pourtant, contrairement à ce qu'affirment dom Brugères et Monlezun, le nom même d'Aignan n'a pas d'origine aussi exotique car il semble provenir d'un certain *Annius*, peut-être le propriétaire d'une villa gallo-romaine⁹.

La tradition accorde aussi à la petite ville le titre de gloire d'avoir été la première capitale du comté d'Armagnac. On sait qu'en 920, le duché de Gascogne fut partagé par Garsie-Sanche au profit de ses trois fils. C'est l'acte de naissance des trois comtés gascons, celui de Gascogne, à l'ouest du duché, attribué à Sanche-Garsie, celui de Fezensac, au profit de Guilhem et celui d'Astarac donné à Arnaud. À la génération suivante, ces comtés furent à leur tour démembrés : le Fezensac fut divisé en trois entités, les comtés de Fezensaguet, de Gaure et d'Armagnac, et l'Astarac donna naissance à un nouveau territoire, le Pardiac. C'est donc à la mort de son père, en 960, que Bernard le Louche, fils cadet de Guilhem, ou Guillaume, fonda la maison d'Armagnac.

On pourrait donc faire remonter l'origine de la ville d'Aignan à la 2^e moitié du X^e siècle. Malheureusement, il est bien difficile de vérifier cette hypothèse. Que peut-on dire aujourd'hui ?

Tout d'abord, nous devons revenir sur le terme de capitale qui ne signifie pas au Moyen Âge la même chose qu'aujourd'hui. Il est probable qu'au X^e siècle et aux siècles suivants, Aignan puisse être considérée comme un lieu de résidence, peut-être privilégié, du comte d'Armagnac, seigneur itinérant qui se déplace sur ses terres. En aucun cas la petite cité ne doit être entendue comme la ville principale d'un territoire bien délimité : aucun vestige archéologique ni aucune source matérielle ne permettent de voir en Aignan la ville principale du comté. En revanche, la toponymie, le paysage, les sources matérielles font d'Aignan un possible lieu de vie de la famille comtale comme l'atteste, au nord du village actuel, au lieu-dit « la Moutte » comme on peut le voir dans les cadastres du XVII^e siècle¹⁰, l'existence d'une motte castrale artificielle sur laquelle a pu être construit un donjon.

Pour Benoît Cursente¹¹, ces châteaux sur motte, souvent construits en bois, apparaissent dans la région vers le milieu du XI^e siècle, même si, au sud du département aujourd'hui, le village actuel de Sainte-Aurence est construit sur un *oppidum* appartenant au comte d'Astarac et mentionné vers 985. On peut donc envisager l'existence d'une résidence comtale à Aignan au XI^e siècle ce que confirmera l'analyse archéologique des parties les plus anciennes de l'église qui remontent au XI^e siècle.

Ensuite, à la fin du XI^e siècle ou au début du siècle suivant, les comtes d'Armagnac ont décidé de quitter cette motte artificielle pour construire un château en bois ou peut-être en pierre situé dans la partie occidentale de l'agglomération actuelle. Même s'il n'est attesté pour la première fois qu'en 1255, on peut imaginer qu'il est largement antérieur à cette date tardive. Malheureusement, il n'en reste rien de vraiment pertinent¹². Les documents conservés mentionnent d'ailleurs l'existence d'un donjon, dont on aperçoit sans doute quelques vestiges sur une gravure du XIX^e siècle¹³.

En effet, au-dessus des toits des maisons du village, on peut voir à l'ouest de la petite agglomération, une tour monumentale et imposante qui semble en ruine : des traces d'arrachements sont visibles et la couverture a disparu. Le bâtiment semble être quadrangulaire. Mais quelle foi peut-on accorder, en terme d'authenticité visuelle à cette image ? En même temps, le document peut être considéré comme assez fidèle puisque sur le très beau plan

9. Voir J.-J. MONLEZUN, *Histoire de la Gascogne*, 6 vol., Auch, 1846, t. I, p. 222. L'hypothèse est reprise chez J. JANKOWIAK, H. SEGAT et V. VIENNE, « Aignan », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande*, t. III, Société Archéologique et Historique du Gers, Auch, 2003, p. 73.

10. À 100 m au nord du village, derrière l'ancienne gendarmerie.

11. Benoît CURSENTE, *Les castelnaux de la Gascogne médiévale*, Bordeaux, 1980.

12. J.-M. CAZAURAN, *Le diocèse d'Auch, ou monographies de toutes les églises paroissiales du Gers, 1865-1899*, t. II, p. 371 signale « qu'on n'en voit plus que quelques parties assez notables dans la maison Rouchinon ».

13. A. DUCOURNAU, *La Guienne historique et monumentale*, 2 vol., Bordeaux, 1842-1844.

aquarellé actuellement conservé aux Archives départementales du Gers, qui pourrait être le premier plan cadastral « napoléonien » de la ville d'Aignan et qui date du 2 juillet 1830¹⁴, on remarque l'importance qu'occupe, derrière l'hôtel de ville, un bâtiment pentagonal qu'on pourrait confondre avec la tour (fig. 1).

Quelle a pu être la conséquence de ce déplacement ? On peut penser que le comte d'Armagnac a voulu procéder à la mise en place d'un véritable espace de peuplement organisé autour d'une résidence seigneuriale et d'une église. C'est ainsi que serait né le bourg castral ou castelnau d'Aignan, dont les deux pôles sont le château, pôle temporel et politique, et l'église, pôle spirituel et religieux. Il faut aussi remarquer que la topographie de la ville d'Aignan correspond parfaitement au schéma de structure d'habitat spécifique que constitue le castelnau : en effet, l'agglomération est placée sur un site en hauteur, présentant des avantages défensifs notables, l'église est ici située à l'est de l'enceinte, alors que le château est construit à l'ouest, entouré peut-être à l'origine par une enceinte circulaire, l'isolant du reste du castelnau. En même temps, et le plan de 1830 en est la preuve, la bipolarisation du bourg castral est mise en valeur par la rue principale du village qui relie l'église au château. D'ailleurs, et nous le verrons plus loin, la disposition du portail de l'église en façade méridionale rend cet axe de circulation tout à fait privilégié.

Enfin, la structure elle-même du village suppose l'existence d'un castelnau délimité par des fossés peut-être encore perceptibles aujourd'hui dans les voies de circulation qui embrassent la petite agglomération et ce, avant que l'on ne construise l'enceinte de pierres de taille dont quelques vestiges sont encore discernables à certains endroits. Justement, à ce propos, on trouve dans le village un morceau de mur particulièrement intéressant : il est situé de l'autre côté du chevet de l'église, au niveau de la parcelle n° 1418 dont il constitue encore le mur nord : rectiligne, encore d'une belle hauteur, il est construit dans un bel appareil de pierre de taille qui pourrait dater du XIV^e siècle (fig. 2). On peut émettre ici deux hypothèses : soit il s'agit d'un mur appartenant à un bâtiment civil situé près de l'église et sans doute relié à elle par un grand arc de liaison dont il reste encore les traces d'arrachement, soit c'est un morceau de rempart, lequel permettait, à l'est, de protéger l'accès au village, notamment par son lien avec l'église qui devait assurer, mais on y reviendra plus loin, une égale fonction de protection. On remarque donc que, s'il est difficile d'avoir une idée précise de la ville et de son aspect à l'époque romane, certains vestiges semblent montrer la volonté d'embellir la petite cité à l'époque gothique. Il est d'ailleurs possible que cette construction soit en rapport avec les destructions causées au début de la guerre de Cent Ans.

Une histoire énigmatique

Si les parties les plus anciennes de l'église semblent appartenir au XI^e siècle, aucun élément littéraire ne paraît remonter à une date aussi lointaine. Il faut en fait attendre le XIV^e siècle pour que l'église d'Aignan entre dans l'histoire événementielle. En effet, de nombreux auteurs mentionnent que l'église a été détruite par les troupes du Prince noir en 1355. Si nous n'avons pas de données fiables sur ces destructions, on peut tout de même retracer l'itinéraire meurtrier et dévastateur d'Edouard de Woodstock, fils aîné d'Édouard III d'Angleterre. En effet, entre octobre et décembre 1355 et dans la seconde moitié de l'année 1356, il ruina en grande partie l'Astarac, l'Armagnac et l'Agenais : venant de Bordeaux et de Bazas, il est à Nogaro et dans les environs les 14, 15 et 16 octobre. Le lendemain, il est à Plaisance, le 18 il détruit le château de Galiac et le 19, il incendie Plaisance¹⁵.

Il est donc tout à fait plausible qu'au début de sa terrible chevauchée, la ville d'Aignan, fief présumé du comte d'Armagnac, et son église aient souffert des Anglais, lesquels ont pu tout à fait s'en prendre à l'édifice religieux. Mais, en l'absence d'éléments sûrs, nous ne pouvons pas savoir la teneur de ces destructions ni même si elles ont réellement eu lieu. En revanche, comme nous le verrons plus loin, les parties hautes de l'église et les abords de celle-ci montrent des remaniements, des transformations pouvant être la conséquence de ces incursions anglaises en territoire armagnacais : les traces d'un crénelage en pierre de taille encore discernable au-dessus des parties méridionales de l'église en sont la meilleure preuve. On peut également citer, à quelques kilomètres d'Aignan, l'église paroissiale de Sabazan, agrémentée d'un clocher-tour fortifié dans sa partie occidentale, vraisemblablement dans la première moitié du XV^e siècle. On peut aussi nommer d'autres édifices religieux de l'époque romane,

14. Merci à Jacques Lapart de m'avoir très aimablement communiqué son intéressante trouvaille !

15. H. DENIFLE, *La Guerre de Cent Ans et la désolation des églises, monastères et hôpitaux en France*, Paris, 1899, rééd. Bruxelles, 1965, t. 2, p. 58.



FIG. 1. PLAN D'AIGNAN, début du XIX^e siècle ?
A.D. Gers, cote 3P Aignan/19. Cliché J. Lapart.



FIG. 2. AIGNAN, VESTIGES D'UN MUR DU XIV^e SIÈCLE
au n° 24 de la rue Saint-Saturnin. Cliché C. Balagna.

modifiés, consolidés, transformés, surélevés au moment de la guerre de Cent Ans : les chevets des églises de Mouchan et de Flaran, en Condomois, la façade occidentale de l'église Saint-Jean-Baptiste de Mazères à Castelnau-Rivière-Basse, en Bigorre.

Nous n'avons rien de bien plus argumenté pour les décennies postérieures. En 1421, Jean IV, comte d'Armagnac, renouvelle la charte de coutumes, sans doute rédigée bien avant lui¹⁶. Au début du XVI^e siècle, on entreprend d'embellir l'église par la pose de nouveaux vitraux. C'est en tous cas ce qui ressort d'une très intéressante étude publiée par l'abbé Loubès¹⁷. L'autre document intéressant en ce début de l'époque moderne réside dans l'enquête de 1546 menée par Arnaud Claverie dans cette zone de l'archevêché d'Auch. Cette année-là, Arnaud Claverie visita l'Armagnac, l'Éauzan, le Gabardan et l'Albret, notamment pour en savoir plus sur les églises, chapelles et paroisses de ces régions¹⁸. En effet, il reçut pour mission de l'archevêché d'Auch de savoir dans quel état se trouvaient les églises de la frange orientale et nord-orientale de l'archidiocèse pour que l'Église puisse à nouveau faire valoir ses droits sur les édifices concernés. Il signale qu'il se trouve dans l'ancien archidiaconé d'Armagnac et que l'église d'Aignan est *récemment restaurée*. Il rappelle que le *clocher est vieux et a besoin d'être réparé*. Il déclare surtout que *l'église a grand besoin de réparations*. En effet, la foudre est tombée sur le clocher l'année précédente, en 1545, entraînant sa ruine¹⁹. Il précise ensuite, de manière paradoxale, que l'église est *bien et dument bastie et édifiée de pierre de taille, toute voultée avec ses chapelles et clocher bien garny et en tel ordre que n'avons cogneu y estre necessaire faire aulcune reparation, fors de remonter ledit clocher qui estoit un peu rompeu et aussi de reparer quelques deux fentes qu'avons trouvées aux murailles de lad. église. Mais lesd. reparations pour le present nous semblent n'y estre point fort necessaires*.

Que ressort-il de cette visite ? Le clocher que nous voyons actuellement est peut-être celui qui a été reconstruit après 1545. Ensuite, l'église semble entièrement voûtée. Le vaisseau principal de la nef a donc perdu son voûtement entre le milieu du XVI^e siècle et le XIX^e siècle, c'est-à-dire au moment où la voûte fut reconstruite. Enfin, la chapelle nord, difficile à dater, semble exister à l'époque de la visite d'Arnaud Claverie. Nous reviendrons sur ces différents éléments dans l'étude archéologique et monumentale de l'église.

De nombreux auteurs ont également rappelé le rôle destructeur des protestants qui auraient largement endommagé l'édifice à la fin du XVI^e siècle. Durant l'année 1589-1590, les protestants ont ravagé une grande partie de la Gascogne, notamment cette région de l'Armagnac dans laquelle la plupart des édifices religieux a souffert de leur présence²⁰. Il est bien difficile aujourd'hui d'apprécier les destructions à leur juste mesure, si destructions il y a eu. Nous essaierons plus loin de les évaluer.

C'est surtout au XIX^e siècle que l'on va procéder à des réparations et des embellissements dans l'église d'Aignan²¹ : en 1827, une demande de secours est envoyée pour des travaux au clocher ; la demande avait été faite

16. A. LAVERGNE et A. MASTRON, « Listes des chartes des coutumes du Gers », dans *B.S.A.G.*, 1908, p. 298.

17. Abbé G. LOUBÈS, « Maîtres verriers gascons contemporains d'Arnaud de Moles », art. cit., p. 359-375.

18. Cette enquête a fait l'objet d'une minutieuse étude de l'abbé A. BREUILS réalisée à la fin du siècle dernier et publiée, en plusieurs fois, dans la *Revue de Gascogne*, cf. abbé A. BREUILS, « Églises et paroisses d'Armagnac, Éauzan, Gabardan et Albret d'après une enquête de 1546 », dans *Revue de Gascogne*, 1888, p. 537-549, puis publiée en un seul volume en 1892, à Auch.

19. L. LASSUS, *Construction et restauration des églises de la province ecclésiastique d'Auch*, Auch, 1900, p. 194-195 se fait même plus précis : « En 1545, la foudre en tombant sur le clocher, y laisse une trace profonde qui se voit encore aujourd'hui mais qui ne put renverser la tour dont les murs ont 2 m d'épaisseur.

20. J.-J. MONLEZUN, *Histoire de la Gascogne*, Auch, 1846, t. V, p. 458 : « La ville d'Aignan tombe aussi entre les mains des protestants. Profitant des ténèbres d'une nuit obscure, ils fondirent subitement sur le château de Lassalle, où un festin de noces réunissait la noblesse des environs, et massacrèrent les deux époux, avec la plupart de leurs convives, parmi lesquels le vicomte de Labatut, les seigneurs de Maubric et de Meymes, Médranc et Lavardac. De là, ils se portèrent rapidement sur la ville, tuèrent le gouverneur pendant qu'il montrait la tête pour parlementer, firent une trouée aux remparts, à l'endroit qu'on appelle encore la Brèche, et se répandirent dans les rues où ils promènèrent le fer et la flamme. L'église, joli petit édifice de l'époque de transition, dont le chevet était orné d'élégantes colonnettes, subit moins de mutilations qu'on n'eût pu le craindre, les colonnettes furent même à peu près épargnées... ».

L. LASSUS, *Construction et restauration des églises de la province ecclésiastique d'Auch*, Auch, 1900, p. 194-195 : « À cette époque lointaine, l'église était en bon état, pourvue de ses voûtes, et possédait les colonnes qui ornaient le sanctuaire. Les protestants (...) incendièrent la toiture et abattirent la voûte. Il paraît même que par suite de l'incendie et des efforts des démolisseurs, ses murs menacèrent ruine sur quelques points, si bien qu'il fallut les renforcer... ». D'où, peut-être, la construction des contreforts extérieurs pour empêcher sa ruine. Nous en reparlerons plus loin.

21. A.D. Gers, série V. 1

dès 1824 pour le clocher et le couvert. En septembre 1828, on réalise quelques travaux « au grand arc-boutant » de l'église : il s'agit sans doute de l'énorme contrefort situé au chevet. En 1830, un procès-verbal est rédigé au moment de la réception des travaux à la flèche du clocher²². Il s'agit probablement des travaux mentionnés en 1824 et 1827. En 1836, une demande de secours concernant des travaux à faire aux contreforts nord et est de l'église est émise²³ : les travaux furent réalisés en 1839 et le procès-verbal de vérification des travaux fut rédigé l'année suivante.

En 1840, on réalise une grande enquête dans le diocèse d'Auch²⁴. Le curé de la paroisse d'Aignan note quelques renseignements : l'église mesure 28,10 m de long, 14,10 m de large, 18 m de hauteur²⁵. Il existe deux chapelles, celle de gauche est dédiée au sacré-Cœur, celle de droite à la Vierge. La sacristie est placée du côté de l'Épître, donc du côté sud. En 1842, on reconstruit la sacristie avec des « pierres enlevées aux murailles de la ville ». Il est intéressant de noter qu'à cette période les ouvrages défensifs qui entouraient la ville étaient encore en partie debout.

De même, cette année-là, l'architecte Laffargue dresse un plan de l'église. On peut remarquer plusieurs choses : toute la partie orientale de l'église est invisible au rez-de-chaussée et sans doute sur une certaine hauteur du fait de la présence de constructions adventices, notamment la sacristie sud et le cabinet qui l'accompagne. Ensuite, il s'agit bien de la sacristie sud, mentionnée en 1840, détruite puis rebâtie en 1842 et reconstruite un peu plus tard au nord, du côté de l'Évangile. Enfin, toute la partie occidentale de l'église, comprenant aujourd'hui un débarras et les fonts baptismaux, n'apparaît pas, ce qui signifie que le plan a été levé avant l'édification de ces éléments rajoutés, sans doute dans la deuxième moitié du siècle²⁶.

La fin de la décennie 1840 est marquée par la naissance d'un grand projet de reconstruction de l'église qui voit le jour en 1847. On préconise l'établissement d'un collatéral nord et de l'absidiole correspondante à l'est. On projette aussi de reconstruire la tourelle d'escalier au nord-ouest et le porche occidental. Le devis daté d'octobre 1847 est de 13965 francs. On y signale qu'on utilisera la chaux des « fournaux » de Castelnaud, la pierre viendra des carrières du Purgatoire ou Devignaux, que les briques et les tuiles seront achetées à la tuilerie de Sabazan. On parle également de nervures en bois et d'un plafond pour le collatéral sud, nervures que l'on remplacera par des nervures de pierre pareilles à celles qui restent. Comme l'indique le plan, ce voûtement est situé au-dessus de la première travée du collatéral ouest. Si ce grand projet ne vit jamais le jour, il montre tout de même que dans l'histoire architecturale d'Aignan, l'idée d'une église dont la nef était à trois vaisseaux à l'origine est toujours dans l'esprit puisqu'on décide de redonner à l'église son aspect médiéval, un aspect dont on n'est pas sûr qu'il ait existé.

Dans la deuxième moitié du siècle²⁷, les restaurations continuent : en décembre 1862, on approuve les travaux à effectuer au clocher de l'église²⁸. En 1869, on démolit un appentis, on reconstruit la sacristie et on construit une salle de catéchisme : un secours exceptionnel de 1000 francs est accordé. Enfin, parmi les grandes campagnes de travaux, il y en a une qui concerne les couverts. En effet, en 1885, on pose une nouvelle charpente et on refait la toiture²⁹.

Enfin, rappelons qu'en janvier 1843, en effectuant quelques travaux dans l'abside de l'église, on mit au jour l'arcature aveugle romane, ses colonnes et ses chapiteaux, jusqu'alors masquée³⁰. En effet, comme l'on venait de construire une nouvelle sacristie³¹ au nord-est, il fallait percer une porte pour mettre en communication la sacristie et l'abside. C'est ainsi qu'on découvrit ces éléments romans³².

22. On signale dans le rapport que le mur nord-ouest est délabré.

23. En 1837, on effectue des réparations à la charpente : on change un arbalétrier, une ventrière, 11 chevrons et 600 tuiles.

24. A.D. Gers, enquête diocésaine de 1840, arrondissement de Mirande, commune d'Aignan, f° 1338.

25. Ces données chiffrées sont bien sûr à confronter aux mesures faites au sein de l'étude réalisée par le cabinet d'architectes.

26. Il est d'ailleurs étrange que dans les documents d'archives, on ne trouve aucune mention de ces importants travaux.

27. Rappelons qu'en 1854, on mentionne l'existence du cimetière au nord de l'église.

28. Ces travaux avaient déjà fait l'objet d'une approbation en décembre 1861.

29. Tous les détails sont dans la série V. 1

30. A.D. Gers, série T. 209 : « Découverte d'une colonnade gothique dans l'église d'Aignan », rapport adressé à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique.

31. On signale d'ailleurs que c'est le nouveau curé de la paroisse qui a en partie subvenu aux frais de construction.

32. La voûte du vaisseau nord, dont on dit qu'elle fut abattue par les protestants, fut sans doute reconstruite dans la deuxième moitié du XIX^e siècle en bois et plâtre. Étrangement, aucun document aux Archives ne mentionne ces travaux.

Que ressort-il de toutes ces restaurations, ces modifications apportées au plan, à l'élévation, au voûtement, à la couverture de l'église ?

Tout d'abord, le monument a, semble-t-il, connu des modifications à deux moments-clés de son histoire : pendant la guerre de Cent Ans et à la fin du XVI^e siècle, quand les troupes anglaises puis protestantes écumèrent cette partie de la Gascogne centrale. Nous verrons plus loin ce que l'on peut attribuer, en terme de changement artistique, à chacune de ces deux périodes. Peut-être devons-nous revenir d'ailleurs sur la tradition historiographique en infirmant ou confirmant l'ampleur des changements architecturaux réalisés à ces époques-là.

Ensuite, on remarque qu'au XIX^e siècle, de nombreux travaux ont été réalisés. Certains ont modifié l'aspect extérieur du monument, comme le déplacement et la reconstruction de la sacristie, d'autres ont concerné l'intérieur, comme lors de la reconstruction de la voûte du vaisseau nord. Enfin, on peut apprécier la volonté de rendre à l'édifice l'aspect qu'on pensait qu'il avait à l'origine : c'est la raison d'être du grand projet de reconstruction de 1847 qui n'a jamais vu le jour. Nous verrons plus loin, dans l'analyse archéologique de l'édifice, ce que l'on peut penser du plan de l'église à l'époque romane : l'église Saint-Laurent d'Aignan comportait-elle un 3^e vaisseau ou en a-t-elle été toujours dépourvue ?

Un monument atypique des années 1100

On l'a remarqué plus haut et d'ailleurs d'autres auteurs l'ont également mentionné, l'église paroissiale d'Aignan présente un plan très original (fig. 3) : elle se compose de deux vaisseaux accolés terminés chacun par un sanctuaire semi-circulaire. Le plan est donc différent d'un monument roman classique : pas de nef à trois vaisseaux, pas de transept, pas de chevet tripartite. D'emblée, de nombreuses particularités se manifestent : le vaisseau sud, précédé à l'ouest d'une construction irrégulière formant avec les fonts baptismaux au nord une sorte de porche aux murs très épais, est long et étroit. Les 4 travées irrégulières, de plan quadrangulaire et voûtées d'ogives, se terminent à l'est par une abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four et précédée d'une courte travée droite voûtée en berceau brisé.

Quant à la partie nord, beaucoup plus large, elle comporte un vaisseau aussi long que celui du sud et une abside semi-circulaire très profonde, précédée elle aussi d'une travée droite. Ce vaisseau est voûté en berceau brisé sur doubleaux mais il s'agit d'une fausse voûte du XIX^e siècle, dont les doubleaux ont été réalisés au même moment. Quant à l'abside, elle est surmontée d'un cul-de-four tandis que la travée droite est voûtée en berceau brisé. L'arc triomphal séparant l'abside du chœur est de forme brisée tandis qu'il est encore en plein cintre au sud. On trouve enfin des constructions secondaires : chapelle voûtée d'ogives dédiée à saint Joseph au nord, suivie vers l'est d'une sacristie rectangulaire. Enfin, à l'angle nord-ouest se trouve un gros clocher-tour de forme quadrangulaire, accompagné d'une tourelle d'escalier semi-circulaire, située à l'angle sud-est. À l'ouest, enfin, on trouve les fonts baptismaux.

Tous ces éléments semblent montrer que l'église est un mélange de bâtiments disparates construits à différentes périodes. On ne pourrait donc pas parler d'un plan homogène, décidé à l'avance. C'est déjà original car la plupart des monuments romans gascons des années 1100 présentent une certaine unité, bien qu'ils soient à nef à vaisseau unique ou à nef à trois vaisseaux. Citons, pour la première catégorie, les églises de Saint-Orens d'Auch, aujourd'hui presque entièrement disparue³³, Notre-Dame d'Estang, remaniée à l'époque gothique et au XIX^e siècle³⁴, Saint-Pierre de Mouchan³⁵, entre autres. À cette catégorie, bien représentée dans la région d'Aignan, on peut rattacher les églises de Saint-Mamet de Peyrusse-Grande, exceptionnel monument de la 2^e moitié du XI^e siècle³⁶, Sainte-Marie de Maubourguet en Bigorre³⁷, Saint-Pierre de Tasque³⁸. À la deuxième catégorie, on peut rattacher les églises proches de Saint-Nicolas de Nogaro³⁹, et Saint-Barthélemy de Croute à Lasserrade⁴⁰.

33. P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 116-117.

34. Abbé J. CABANOT, *Gascogne romane*, op. cit., p. 32-33 et P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 119.

35. M. DURLIAT, « L'église de Mouchan », *C.A.F. Gascogne*, 1970, Paris, 1970, p. 124-130.

36. M. DURLIAT, « L'église de Peyrusse-Grande », *C.A.F. Gascogne*, op. cit., p. 43-54 ; P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 117-118 ; Abbé J. CABANOT, *Gascogne romane*, op. cit., p. 48-52.

37. Abbé J. CABANOT, *Gascogne romane*, op. cit., p. 54-60.

38. M. DURLIAT, « Tasque », *C.A.F. Gascogne*, op. cit., p. 55-66 ; P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 117.

39. M. DURLIAT, « Église de Nogaro », *C.A.F. Gascogne*, op. cit., p. 91-110 ; P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 121-122 et abbé J. Cabanot, *Gascogne romane*, op. cit., p. 236-242.

40. C. BALAGNA, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers) : un édifice inachevé de Gascogne centrale autour de 1125 », dans *A.M.M.*, t. 26, 2008, p. 59-91.

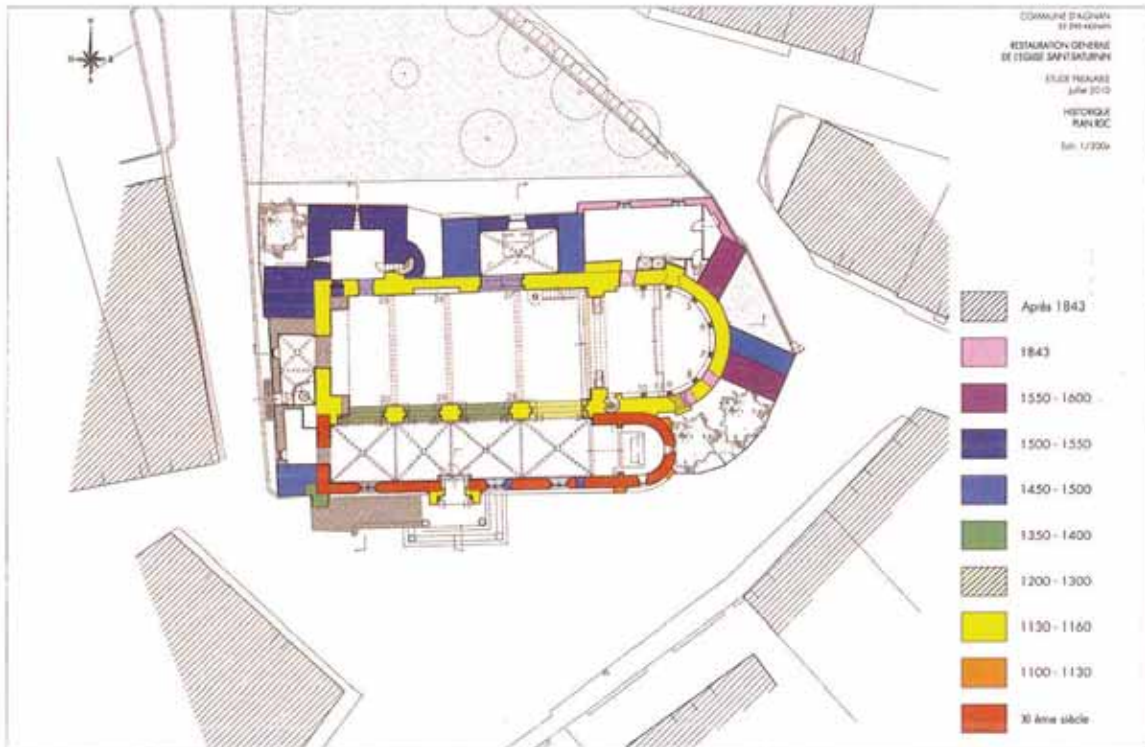


FIG. 3. AIGNAN, PLAN DE L'ÉGLISE SAINT-LAURENT.
Relevé et phasage J. Tajan et C. Balagna.



FIG. 4. AIGNAN, ÉGLISE SAINT-LAURENT,
vue de l'église depuis l'angle sud-est. Cliché C. Balagna.

Les édifices énumérés ci-dessus comportent également un chevet tripartite, ce qui leur donne un aspect très monumental en rapport d'ailleurs avec leur statut à l'époque médiévale : ce sont, pour la plupart, des églises priorales ou abbatiales, non de simples églises paroissiales, comme semble l'avoir toujours été Saint-Laurent d'Aignan. D'autres églises, proches d'Aignan, peuvent servir de point de comparaison, et d'ailleurs nous ferons plus loin de nombreux rapprochements avec elles. On peut en citer plusieurs : Saint-Laurent d'Auban ou du Ban à Castelnavet⁴¹, Saint-Michel d'Arparens et Saint-Jean-Baptiste de Fustérouau⁴², Notre-Dame de Loussous-Débat⁴³, Saint-Jean-Baptiste de Mondébat⁴⁴ et Saint-Jean-Baptiste de Sabazan⁴⁵.

Il semble donc qu'à l'origine, l'église Saint-Laurent ait ressemblé aux autres monuments romans de dimensions modestes de la région d'Aignan : une nef à vaisseau unique, à l'origine charpentée, terminée par un chœur en hémicycle prolongeant une courte travée droite. Comme c'est parfois le cas dans d'autres monuments régionaux, il n'y a pas de décrochements entre le chœur et la nef, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Seule l'abside apparaît plus resserrée à l'intérieur du fait de l'utilisation de colonnes et de chapiteaux disposés à la base de l'arc triomphal.

Venons-en à l'étude des maçonneries pour comprendre les principales étapes de construction de ce vaisseau méridional et tenter d'affiner la chronologie. On peut d'emblée dégager un postulat de départ : cette nef à vaisseau unique et son chevet semi-circulaire sont les parties les plus anciennes de l'église et ont dessiné les dimensions du monument actuel.

Première campagne

Le chantier de construction a commencé par l'est : on a élevé l'église à partir du chevet, tout en progressant vers l'ouest. C'est ce que démontre l'utilisation d'un pseudo-appareil constitué de moellons de grès bien équarris de forme cubique ou allongée et disposés en assises à peu près horizontales liées par un mortier de chaux et de sable assez épais (fig. 4). En fait, il y a plusieurs parties superposées : tout d'abord, établie autour du sanctuaire, une banquette assez haute que l'on retrouve dans d'autres édifices contemporains⁴⁶, puis dans les pans axial et sud, une maçonnerie composée de blocs grossiers en grès molassique jaunâtre d'extraction locale liés par des joints qui débordent largement sur les têtes des moellons. Les dimensions des petits blocs, l'horizontalité recherchée des assises à la hauteur variable, l'absence d'assise de réglage en appareil régulier dénotent une vraie unité de conception et une construction rapide.

Ensuite, à mesure que l'on monte, les moellons deviennent plus réguliers et arborent une belle couleur rouge⁴⁷, même si au pan d'axe les blocs de couleur jaune sont utilisés jusqu'à la corniche. Les joints, tout aussi débordants et épais, sont parfois tracés au fer, notamment au voisinage des baies. Nous sommes bien face à une construction de la fin du XI^e siècle ou du début du XII^e siècle, dans laquelle n'interviennent pas encore de véritables tailleurs de pierre. Encore une fois, on peut comparer cette campagne de construction aux parties les plus anciennes de l'église de Croute, édifiée au même moment, avec le même type de matériau et par des maçons aux techniques similaires⁴⁸.

41. P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 114 et M. SANSOT, « Castelnavet », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande*, t. III, Société Archéologique et Historique du Gers, Auch, 2003, p. 84-85.

42. P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 100 et F. BOUREAU, G. DUBEDAT et A. FRIOT, « Fustérouau », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande, op. cit.*, t. III, p. 86-87.

43. P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 107 et A. DESTOURNES, « Loussous-Débat », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande, op. cit.*, t. III, p. 88-89.

44. P. MESPLÉ, « Les plans des églises romanes du Gers », art. cit., p. 105 et abbé J. CABANOT, *Gascogne romane, op. cit.*, p. 31. Attention, l'abside est une reconstruction du XIX^e siècle.

45. « Sabazan », dans *Communes du département du Gers, Arrondissement de Mirande, op. cit.*, t. III, p. 99-101.

46. À Croute, par exemple. À Aignan, la banquette extérieure semble plus tardive que la construction romane, sans doute a-t-elle été mise en place à la fin de l'époque romane ou à l'époque gothique.

47. Ce grès rouge, virant parfois au rose, poreux et facile à tailler, se retrouve dans un autre grand édifice local. Il s'agit de l'ancienne collégiale Saint-Nicolas de Nogaro. N. POUSTHOMIS-DALLE, « Saint-Nicolas de Nogaro (Gers) : redécouverte du décor sculpté de l'abside », dans *A.M.M.*, t. XIV, 1996, p. 63-68.

48. C. BALAGNA, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers)... », art. cit., p. 66-67.

Le chantier progresse ensuite en direction de l'ouest, par la construction, horizontale, du mur sud du vaisseau. En effet, comme il ne semble pas que l'on ait prévu de voûter dès l'origine cette partie de l'église réservée aux fidèles, on procède de manière simple, en édifiant l'enveloppe de ce vaisseau par couches horizontales et non par travées verticales. C'est ainsi que l'on retrouve le même matériau, ce grès jaune et rouge dont les assises apparaissent de plus en plus régulières à mesure que l'on monte. En effet, assez rapidement, et notamment sur le pan de mur situé près de l'angle sud-ouest, les petits moellons cubiques encore irréguliers deviennent plus aboutis, notamment après l'assise de réglage encore bien apparente. Il est donc possible qu'à partir de ce niveau, les tailleurs de pierre fassent leur apparition, ce qui semble dénoter une nouvelle impulsion donnée au chantier de construction.

Enfin, c'est à cette campagne qu'appartiennent les fenêtres en plein cintre percées dans l'abside et dans ce vaisseau, côté sud. Ces petites baies, parfaitement appareillées montrent tout le soin que l'on accorde aux ouvertures, encore étroites à la fin du XI^e siècle. Fortement ébrasées pour diffuser le maximum de lumière sans fragiliser les murs, elles se divisent en deux parties : une ouverture centrale étroite et peu élevée, percée dans une baie plus large, en plein cintre, appareillée avec le mur extérieur. Ces fenêtres sont tout à fait similaires à celles que l'on trouve dans les autres églises romanes des environs d'Aignan : à Croute, par exemple, au Ban à Castelnavet, à Sabazan, à Mondébat, à Tasque. Néanmoins, une différence existe, et elle est de taille : à Croute, à Tasque, à Loussous-Débat et à Mondébat, entre autres, les petites fenêtres ont été agrémentées au début du XII^e siècle d'une décoration plus élégante, constituée d'une petite voussure de billettes, reposant parfois sur deux consoles latérales, souvent décorées de visages. L'absence de cet élément à Aignan permet à nouveau d'envisager une phase de construction appartenant à la fin du XI^e siècle et au début du XII^e siècle. On peut signaler que les deux fenêtres de l'absidiole sont parfaitement alignées et accompagnées de trous de boulin parfois apparents et disposés sur la même assise. Cela signifie donc bien que nous avons affaire à une campagne de construction tout à fait homogène.

Remarquons enfin que, si elles sont de dimensions et de structure identiques, les fenêtres percées dans le mur sud du vaisseau sont disposées un peu plus haut : c'est normal, le vaisseau était à l'origine plus haut que l'abside. En revanche, ici, les fenêtres ont été murées à l'époque gothique lors du percement des grandes fenêtres contemporaines du voûtement d'ogives. On en voit aujourd'hui deux dans la moitié est du vaisseau. Il serait intéressant d'enlever le crépi qui couvre encore en grande partie le mur ouest pour dégager les autres fenêtres, peut-être au nombre de deux. Cela permettrait de savoir exactement comment se présentait l'élévation méridionale de ce vaisseau rectangulaire et de combien de fenêtres il était pourvu.

Enfin, il est également judicieux de se demander si l'on avait percé une fenêtre dans le mur nord de l'absidiole, en vis-à-vis de la fenêtre sud. En effet, deux hypothèses s'offrent alors à nous : soit la fenêtre existe et cela signifie bien que le vaisseau sud a formé une première église libre de tout autre bâtiment côté nord, soit elle n'existe pas et cela signifie que la construction du vaisseau nord suit de très près l'élévation de la première partie de l'église. Que cette fenêtre ait existé ou pas, on peut privilégier soit la première, soit la seconde hypothèse. En faveur de la première, on peut objecter trois points permettant d'arguer du fait que nous avons sans doute affaire à une église à l'origine à nef à vaisseau unique et abside semi-circulaire, totalement libre de toute autre construction⁴⁹. Comment le justifier ? Tout d'abord, beaucoup d'églises des environs d'Aignan et des années 1100 présentent ce plan. Elles sont, tout comme l'église Saint-Laurent, de simples monuments paroissiaux. Ensuite, l'église est sans doute à ce moment-là le sanctuaire d'une petite communauté laïque, organisée autour du « château » seigneurial installé sur la motte castrale aujourd'hui en dehors de l'agglomération⁵⁰. Enfin, les nombreuses différences qui existent entre la partie sud de l'église actuelle et sa partie nord ne permettent pas d'envisager une construction homogène et parfaitement contemporaine, comme nous le verrons par la suite. En faveur de la seconde hypothèse, comme nous allons le voir plus loin, certains indices peuvent être relevés.

49. Si cette hypothèse est la bonne, il faut aussi envisager que le mur nord de l'église était percé d'autant de fenêtres que le mur sud. Celles-ci auraient alors disparu plus tard au moment de l'agrandissement de l'église en direction du nord ?

50. Se pose également la question de l'emplacement de la porte d'entrée. Deux hypothèses possibles : soit au sud, à l'emplacement du portail actuel, lequel a permis d'agrandir le portail primitif, soit à l'ouest, sous le mur pignon, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la porte donnant sur le débarras. Mais comme nous le verrons plus loin, la façade ouest de l'église et notamment sa partie sud semble bien postérieure à l'époque romane.

et large qu'on s'apprêtait à élever. On a disposé sur cet élément horizontal huit colonnettes⁶⁰ surmontées d'autant de chapiteaux et de tailloirs. Ces supports sont disposés sur des socles et des bases qui ont l'aspect des éléments n° 1 et 2, sauf qu'ici, c'est le tore supérieur qui est accompagné d'un filet. De plus, on retrouve autour des bases de cette arcature aveugle des boules en guise de griffes d'angle. Il s'agit encore une fois d'une nouvelle option prise par rapport à l'élévation des supports de l'absidiole sud.

Venons-en à l'étude des huit chapiteaux. Sur huit corbeilles, on compte 6 chapiteaux à motifs végétaux et deux chapiteaux historiés, situés au sud, du côté de l'épître. De façon générale, les chapiteaux végétaux présentent les mêmes caractéristiques : forme corinthienne plus prononcée, astragale biseauté, corbeille étirée en hauteur, abaque échancré, même si les volutes d'angle des chapiteaux n° 3, 4, 7, 8 et 10 s'enroulent comme des coquilles d'escargot, à la manière de certains chapiteaux de l'ancienne abbatale de Saint-Sever-sur-l'Adour⁶¹. Sur les trois chapiteaux restants, deux possèdent le même type de hampes et de volutes que les chapiteaux de l'absidiole sud⁶² et un seul est dépourvu de volutes⁶³.

Si le tailloir n° 3 est simplement mouluré de façon horizontale, tous les autres sont sculptés. On peut d'ailleurs les diviser en plusieurs groupes : le tailloir n° 6, à la partie abattue lisse, présente sur sa face horizontale un alignement de boules, les tailloirs n° 4, 5, 7 et 8 sont occupés par les mêmes palmettes plates et rigides que celles qui ornent les chapiteaux de l'absidiole sud. Ces tailloirs ont pu donc être réalisés par le même artiste que celui qui a travaillé dans la chapelle méridionale. Enfin, deux tailloirs sortent du lot, les n° 9 et 10, tant par leur maîtrise technique que par l'imagination dont a fait preuve le sculpteur (fig. 7). En effet, ils présentent le même désordre apparent de feuilles, tiges, crossettes s'entrelaçant et s'emmêlant de façon variée et élégante. Nous sommes là très proches de motifs issus de l'atelier de Saint-Sever et dont on peut voir de nombreux épigones, soit autour de Saint-Sever, soit en Gascogne centrale, à Croute et en Bigorre, à Mazères et à Madiran, par exemple. Remarquons aussi que ces deux tailloirs sont décorés dans leur partie supérieure de demi-boules, comme le chapiteau n° 6. Ce dernier n'a peut-être jamais reçu le décor couvrant terminal qui orne les chapiteaux 9 et 10. En tous cas, ces motifs distincts signifient au moins deux choses : des sculpteurs différents travaillent à la décoration de l'abside d'axe d'Aignan et parmi ces sculpteurs, un ou plusieurs connaissent parfaitement Saint-Sever et y ont peut-être travaillé.

Les corbeilles, elles aussi, présentent les mêmes variétés : on trouve 3 chapiteaux à feuilles lisses, les n° 4, 7 et 8. En 4, La corbeille est divisée en deux parties inégales : aux deux tiers inférieurs, ce sont des feuilles lisses, lourdes et épaisses, à la nervure médiane prononcée et possédant une fois sur deux une boule aplatie⁶⁴. En 7, les feuilles sont beaucoup plus étroites et plutôt minces, même si le sculpteur ne fait pas preuve de beaucoup de symétrie dans ce domaine. Dans leur partie recourbée, elles sont décorées de stries, motif qu'elles empruntent aux feuilles du chapiteau n° 1 et du chapiteau n° 3. En effet, dans ce dernier cas, les feuilles n'apparaissent que dans la partie médiane de la corbeille car au-dessous d'elle le volume tronconique du chapiteau prolonge visuellement la rotondité de la colonne tandis qu'au-dessus beaucoup de place est laissée au développement de l'abaque. Ainsi, les feuilles, disposées en frise et largement recourbées comme des parasols possèdent sur leur face arrière des nervures prononcées et côtelées aboutissant à la pointe de la feuille, laquelle se termine en une petite volute évoquant l'enroulement en forme de coquille d'escargot des angles de la composition. Enfin, en 8, on retrouve le schéma de composition du chapiteau n° 4, avec les feuilles lisses auxquelles sont suspendues des boules, comme sur le chapiteau n° 2.

Deux chapiteaux proposent un décor plus élaboré. Tout d'abord, le n° 5, avec ses grandes pommes de pin qui paraissent suspendues à des volutes d'angle terminant des hampes délicatement mises en valeur par une incision. Ensuite, le n° 6 possède de grandes feuilles angulaires accompagnées d'un décor couvrant : une boule un peu aplatie est suspendue à une haute tige centrale autour de laquelle viennent se rassembler les deux parties de la feuille formées de folioles en relief. Tout cela ressemble assez à une feuille de fougère un peu stylisée.

60. Remarquons qu'ici, le nombre de supports est pair alors qu'il était impair à Croute avec 11 colonnettes.

61. Abbé J. CABANOT, « Les chapiteaux romans de l'abbatale de Saint-Sever (collatéraux et parties hautes du chœur et de la nef) », dans *Bulletin de la Société de Borda*, n° 333, 1969, p. 3-35. On retrouve les volutes en forme de coquille d'escargot dans d'autres édifices romans contemporains et voisins d'Aignan, à Croute et Saint-Jean-Baptiste de Mazères à Castelnau-Rivière-Basse.

62. Il s'agit des chapiteaux n° 5 et 6.

63. C'est le chapiteau n° 9.

64. Au-dessus, on trouve un abaque fort échancré.



FIG. 7. AIGNAN, ÉGLISE SAINT-LAURENT, chapiteau n° 10. Cliché C. Balagna.

Au final, que peut-on dire sur ces chapiteaux ? De structure corinthisante, ils sont majoritairement constitués de motifs végétaux simples, réalisés sans grande finesse. Le ou les sculpteurs ont privilégié la feuille lisse qu'ils accompagnent parfois de boules, de stries, de pommes de pin. Il y a d'ailleurs une grande proximité plastique et chronologique entre les chapiteaux de l'absidiole sud et ceux de l'abside. Il se pourrait donc que ces chapiteaux aient été réalisés par le même sculpteur ou alors par deux artistes au style très proche. Ensuite, on peut noter que les thèmes privilégiés à Aignan se retrouvent aussi dans la plupart des monuments régionaux contemporains. En effet, dans la première moitié du XII^e siècle et notamment dans le 2^e quart du siècle, les églises romanes de Gascogne centrale, de Bigorre, du Vic-Bilh se parent d'une sculpture monumentale constituée de chapiteaux et de tailloirs sculptés. On associe feuilles lisses, feuilles à boules, feuilles à décor couvrant, comme à Croute, à Mazères, à Nogaro⁶⁵. L'influence des grands chantiers contemporains, tels Saint-Sernin ou Saint-Sever, paraît avoir été déterminante dans la diffusion des motifs décoratifs, même si à Aignan, les sculpteurs ne sont pas aussi talentueux que ceux que l'on rencontre ailleurs au même moment, à Croute et à Mazères par exemple.



FIG. 8. AIGNAN, ÉGLISE SAINT-LAURENT, chapiteau n° 9, détail. Cliché C. Balagna.

Justement, parmi les artistes d'Aignan, a travaillé un sculpteur qui est sans doute l'auteur des tailloirs de type Saint-Sever et des chapiteaux 9 et 10 de l'abside d'axe. Le chapiteau n° 9, justement, pose un problème iconographique car il est très difficile de dire ce qu'il représente. Les auteurs qui se sont penchés sur cette œuvre l'ont d'ailleurs mal analysée⁶⁶. Le personnage central n'est pas le Christ car il ne présente aucun des attributs se rapportant à Jésus : pas de nimbe crucifère, pas de croix, pas de livre posé sur le genou gauche. Seule la main qui bénit pourrait désigner le Christ mais également tout religieux. Il s'agit sans doute d'un prélat, vraisemblablement un évêque accompagné par des assistants : il tient par la main gauche un personnage qui tient dans sa main une crosse, ou un bâton pastoral⁶⁷. À droite, le personnage debout porte le manipule autour du poignet gauche comme il est d'usage au

65. À ce sujet, C. BALAGNA, « L'église romane de Croute à Lasserrade (Gers)... », art. cit.

66. Pour l'abbé Loubès, le « personnage au centre est le Christ en Majesté, accompagné vraisemblablement des apôtres ». Il y voit aussi « le Christ remettant les clefs à saint Pierre ». Enfin, il pense qu'il pourrait s'agir aussi de « la Madeleine venue implorer le Christ pour demander la résurrection de Lazare ». Paul Mesplé y devine « le Christ bénissant tenant un personnage par la main ». L'abbé Cazauran est le plus imaginaire : « Au centre, Notre Seigneur, sans doute, bien qu'il ne soit pas nimbé, à gauche saint Laurent avec son gril et à droite, peut-être saint Saturnin avec sa crosse ? ».

67. On a vu dans ce personnage saint Pierre car on a confondu l'agrafe qui tient son vêtement sous l'épaule droite avec une clef !

une série de caractères originaux : plan, élévation, structure, matériaux, techniques, couverture, décor, tout est lié à l'évolution de l'art de bâtir, aux améliorations esthétiques apportées par les artistes, à l'influence des grands monuments régionaux.

À ce titre, l'Armagnac, et plus précisément la région d'Aignan, jusqu'à la Rivière-Basse et jusqu'au Vic-Bilh, permet d'avoir une idée plus nette de l'activité artistique qui régna dans ce territoire à l'époque médiévale et l'église d'Aignan est un véritable concentré de cette effervescence : utilisation de moellons bientôt remplacés par un véritable appareil de pierre de taille, association du voûtement intérieur et de l'épaulement extérieur, utilisation du système de l'arcature aveugle pour le renfort de maçonneries, multiplication de la sculpture à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice, mise en défense de l'édifice par un système de créneaux, utilisation de la voûte d'ogives, agrandissement des fenêtres...

Les références à l'art local et régional sont également multiples : le plan, l'élévation, la conception d'ensemble, le voûtement, l'épaulement, mais aussi le décor sculpté intérieur et extérieur, la corniche de modillons et de métopes, le traitement des bases, la structure et le décor des chapiteaux, la conception très moderne du portail, tout cela renvoie à l'art roman gascon et méridional. En effet, on a pu juger de la pertinence des comparaisons qui associent l'église d'Aignan aux autres monuments des environs mais aussi aux grands centres artistiques contemporains, dont Saint-Sernin de Toulouse et Saint-Sever-sur-l'Adour sont les modèles.

Pour terminer, comment expliquer la qualité architecturale et les dimensions imposantes de l'église Saint-Laurent ? Sans doute par le lien qui unit l'église, la ville, le seigneur. La confrontation de ces données a permis de donner naissance à un monument atypique mais néanmoins caractéristique du contexte géographique, historique et artistique local. Certains auteurs ont également glosé sur la destination de l'église et ils y ont vu un mystère : l'importance des dimensions et la qualité d'ensemble font ressembler l'édifice religieux à un monument prestigieux, église priorale, abbatiale, dépendance monastique. Sans doute rien de tout cela. En revanche, autour de 1100, quand on construit un monument religieux dans une ville au statut seigneurial, on prend modèle sur des constructions contemporaines et on s'imprègne des réussites du temps, lesquelles sont, parmi les plus éclatantes, les grandes abbayes et les grandes collégiales de l'époque romane.

Laurence BENQUET et Philippe GARDES
La culture matérielle des Gaulois de Toulouse (II^e-I^{er} siècles avant notre ère) : le mobilier céramique

- 15 -

Christophe BALAGNA
Les parties romanes de l'église Saint-Laurent d'Aignan (Gers)

- 61 -

Hiromi HARUNA-CZAPLICKI
La culture picturale du Breviari d'amor de Matfre Ermengaud dans les enluminures toulousaines du XIV^e siècle

- 83 -

Michelle FOURNIÉ
Une municipalité en quête de reliques : le saint suaire de Cadouin et son dépôt à Toulouse à la fin du Moyen Âge

- 127 -

Anne-Laure NAPOLÉONE et Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP
Une maison à façade en pans de bois des années 1476-1479 à Auvillar (Tarn-et-Garonne)

- 163 -

Bruno TOLLON
La chronologie de la Renaissance toulousaine : quelques remarques

- 181 -

Bernard MONTAGNES O.P.
La religion civique de Toulouse à saint Thomas d'Aquin

- 197 -

Guy AHLSELL DE TOULZA et Emmanuel MOUREAU
Un cabinet de l'amour du XVII^e siècle au château de Piquecos (Tarn-et-Garonne)

- 209 -

Michèle HENG
Dessins d'après l'antique de Pierre-François Léonard Fontaine (1762-1853)

- 251 -

Bulletin de l'année académique 2010-2011

- 277 -